

---

Pierre SCHILL, *Réveiller l'archive d'une guerre coloniale. Photographies et écrits de Gaston Chérau correspondant de guerre en Libye (1911-1912)*

Paris, Éd. Créaphis, 2018, 478 pages

Michael Palmer

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24653>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.24653

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 649-651

ISBN : 978-2-8143-0602-8

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Michael Palmer, « Pierre SCHILL, *Réveiller l'archive d'une guerre coloniale. Photographies et écrits de Gaston Chérau correspondant de guerre en Libye (1911-1912)* », *Questions de communication* [En ligne], 38 | 2020, mis en ligne le 23 juillet 2021, consulté le 30 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24653> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24653>

---

grâce à la riche littérature en histoire et en sociologie sur l'activisme thérapeutique, les auteur·ice·s auraient pu sortir de l'inventaire des erreurs des antivax et proposer une analyse plus profonde et nuancée de leur influence sur les reconfigurations des rapports entre experts et profanes.

Sur le plan géographique, les auteur·ice·s s'efforcent de couvrir l'ensemble de la planète, et proposent des exemples variés. Néanmoins, certains passages peuvent sembler maladroits, comme celui indiquant que l'inoculation « sort de l'ombre », alors qu'elle est simplement découverte en Grande-Bretagne, mais déjà très répandue dans l'Empire ottoman (p. 17). De même, si les mondes coloniaux sont évoqués à plusieurs reprises, la question des relations entre racisme et médecine n'est peu, voire pas traitée. Par exemple, une expérience sur des soldats noirs en 1917 tournant au drame est qualifiée d'« épisode peu reluisant pour l'armée française et l'institut Pasteur » et jugé « vite oublié[e] » (p. 124). Par les médecins et la presse, peut-être, par les survivants et leurs familles, c'est moins sûr. Pourtant, Guillaume Lachenal a bien montré que ces « oublis » ne relevaient pas de la négligence mais de la logique même de l'Empire français, tandis qu'une mémoire orale importante des abus de la médecine occidentale survivait largement au souvenir des administrations coloniales (*Le Médicament qui devait sauver l'Afrique. Un scandale pharmaceutique aux colonies*, Paris, Éd. La Découverte, 2014). Ainsi, écrire : « En contexte colonial, l'opposition à la lancette est une façon comme une autre de combattre l'envahisseur » semble être une politisation abusive de mobilisations diverses dont certaines ont pour fondement le souvenir direct et fondé de drames sanitaires causés par le racisme institutionnalisé. Si une partie des populations colonisées s'opposait aux vaccins, c'est peut-être en partie pour des raisons politiques, mais il est réducteur de nier leur capacité à développer une peur empiriquement fondée de la médecine coloniale. De même, on est en droit d'interroger le jugement porté sur les antivax africains, les auteur·ice·s dénonçant « l'idée tenace que ce sont les vaccins – en particulier ceux contre la polio – qui ont apporté le virus du sida » (p. 174). Formulée ainsi, cette idée est effectivement fautive, mais il faut également rappeler que Jacques Pépin, que l'on peut difficilement accuser d'être un complotiste antivax, a montré que la médecine coloniale avait largement contribué à diffuser le VIH par des campagnes de prévention contre la syphilis, le pian ou la lèpre (*Aux origines du sida. Enquête sur les racines coloniales d'une pandémie*, Paris, Éd. Le Seuil, 2019). Les épidémies iatrogènes ne sont d'ailleurs pas propres à la période coloniale : Arnaud Fontanet rappelle par

exemple dans ces cours au Collège de France que les campagnes de prévention contre la bilharziose ont contribué à la propagation massive de l'hépatite C en Égypte.

Enfin, l'ouvrage mobilise régulièrement le concept « public » sans que le terme soit jamais véritablement défini. On devine, à la lecture de l'introduction, que les auteur·ice·s en ont une vision légèrement paternaliste de foules plus portées sur les jugements hâtifs et conformes à leurs opinions que de raisonnements subtils (p. 13). Par ailleurs, il est difficile de comprendre où cette « opinion publique », dont l'existence est postulée *a priori*, se construit car on lit d'abord que « des enquêtes ont montré que les Français faisaient encore largement confiance à leur médecin pour s'informer sur les vaccins » (p. 291), puis que « désormais, l'opinion se forge en grande partie sur les réseaux sociaux » (p. 294) et enfin que « les vidéos sont également un mode de communication important » (p. 295). On remarque dans ces pages que si les auteur·ice·s ne critiquent aucune technologie en soi, leur description de l'information sur Internet rappelle les analyses de Jean-Baptiste Fressoz expliquant que, dans la critique des espaces producteurs de mauvaises opinions, « le web maléfique [a remplacé] les salons frivoles » (« Le risque et la multitude. Réflexion sur l'échec vaccinal de 2009 », *La Vie des idées*, 2010). La question est donc moins de savoir où les citoyen·ne·s cherchent de l'information, que comment il·elle·s la trient et la hiérarchisent en cas de contradiction, mais cet aspect est trop peu abordé dans le livre.

*Antivax* propose donc une bonne synthèse de quelques travaux solides, et est utile en tant que manuel ou que support de travail. En revanche, ses lacunes en sociologie des sciences et son absence de matériaux empiriques inédits en limitent l'intérêt scientifique. Il souffre également de quelques ambiguïtés et contradictions, la conclusion introduisant des nuances absentes du reste de l'ouvrage et néanmoins essentielles.

**Paul-Arthur Tortosa**

Université de Strasbourg, Institut universitaire européen,  
SAGE/DHVS, F-67000 Strasbourg, France  
patortosa[at]unistra.fr

**Pierre SCHILL, Réveiller l'archive d'une guerre coloniale. Photographies et écrits de Gaston Chérau correspondant de guerre en Libye (1911-1912)**

Paris, Créaphis, 2018, 478 pages

Fruit du hasard, la découverte par Pierre Schill d'un fonds de photographies du journaliste Gaston Chérau (1872-1937), romancier, collaborateur

au *Matin*, épris d'exotisme. Arrivé à Tripoli comme correspondant de guerre, plusieurs semaines après le début des conflits militaires opposant forces italiennes et ottomanes, que couvraient déjà des correspondants du *Temps* et du *Journal*, celui-ci grand rival du *Matin*, le reporter G. Chéreau ne séjourna que deux mois en Libye (fin novembre 1911-janvier 1912) ; après des massacres réciproques en octobre, les combats paraissaient alors dans l'impasse ; la guerre allait durer un an. Cet ouvrage reproduit certaines des photos de G. Chéreau publiées alors par *Le Matin* (et dans des magazines d'actualité) ainsi que l'ensemble du fonds de ses photos. Celles prises par G. Chéreau et ses photos et articles parus dans la presse représentent plus de la moitié de l'ouvrage. Le journal *Le Matin* se distinguait souvent par les récits de ses reporters depuis les « points chauds » de l'actualité internationale ; son Gaston Leroux, l'auteur des *Rouletabille*, n'avait-il pas couvert à Saint-Petersbourg la « révolution qui rit » ?

Un historien de la presse se serait probablement attardé sur la concurrence et les stratégies des correspondants français couvrant le conflit. Tel n'est pas le propos de P. Schill. Pour « réveiller l'archive », il entreprend, en plus de son travail d'historien, de réunir des « créateurs » – une chorégraphe, deux écrivains, une plasticienne – qui feront revivre, chacun à sa manière, l'archive photo ; d'où une multiplicité de regards que capte ce livre. Les cinquante dernières pages de ce bel ouvrage qui en comporte près de cinq cents en attestent. L'écriture de ces « créateurs » parfois avoisine l'emphase, le lyrique. Ainsi lit-on, à propos de la « méditation phénoménologique, historique et morale de Jérôme Ferrari et Oliver Rohe », À *fendre le cœur le plus dur* (Arles, Actes Sud, 2017), que les images incitent les auteurs à dépasser l'effroi, par une « perturbante fascination » qui appelle « la pensée » (p. 438). On apprend par ailleurs que l'image peut être tantôt diffamatoire, tantôt libératrice et que « certains actes » seraient des « ponts créés entre les vivants et les morts » (p. 452). Il est des passages qui emportent moins la conviction que le texte principal, celui de P. Schill lui-même.

Si sa contribution s'intéresse aux questions de la transmission des articles et des photos, signés G. Chéreau, et de leur reproduction dans le quotidien et les revues, sa préoccupation principale est de faire « parler » et (ré)-interpréter les photos. Par un travail minutieux, et que traduit une écriture sobre, il multiplie les angles d'attaque ; l'archive analysée s'enrichit par la convocation d'autres sources – les lettres envoyées par G. Chéreau à sa femme et à son fils, et un bref

texte postérieur (1926) où G. Chéreau revient sur son expérience tripolitaine.

P. Schill évoque des textes où G. Chéreau s'interroge sur les limites que doit s'imposer le reporter avant de relever le parti pris du journaliste favorable aux colonialistes italiens. La situation est complexe : il se trouve que les forces turques et arabes se défendent mieux que prévu. G. Chéreau arrive à Tripoli peu après une défaite italienne ; il a des mots durs, appuyés par ses photos, sur les atrocités dont les Italiens ont été victimes (cette « insoutenable réalité », p. 364). P. Schill retrace comment la presse occidentale raconte la « litanie des "sauvageries" commises par les peuples colonisés refusant la domination occidentale » (p. 374). Peu après, la presse occidentale fait suite à la stratégie italienne de valoriser les images de pendants publics « de 14 Arabes » ; elles figurent même dans un film d'actualités Gaumont-Pathé (p. 396). Les cartes postales de ces images glosent sur « le juste châtimement » des « traîtres ». Ces images paraissent les plus violentes prises par G. Chéreau ; qu'elles soient reprises en cartes postales renseigne sur la mentalité d'alors.

Historien, P. Schill se mue parfois en détective : les photos de G. Chéreau trouvant dans le fonds d'un homme politique anticolonialiste, Paul Vigné d'Octon, qui dénonce « les crimes coloniaux de la III<sup>e</sup> République » (p. 382), P. Schill s'interroge à propos des contacts entre les deux hommes. Il en résulte « "l'avènement photographique" dans le combat de l'anticolonialiste » (p. 383). Et à P. Schill de traquer les utilisations postérieures faites des photos de G. Chéreau, des pendants, notamment.

Le livre cite abondamment des travaux d'analystes et d'historiens de la photo, dont Françoise Denoyelle et Laurent Gervereau. Une bibliographie exhaustive l'accompagne. Bien des ouvrages qui traitent de « photographier la guerre » débutent par « la Grande Guerre, 1914-18 ». Les photos des guerres coloniales dans « la grande presse » d'avant ces dates furent moins souvent analysées.

Par l'apport des nombreux auteurs réunis par Pierre P. Schill, *Réveiller l'archive* fait d'une découverte inattendue une série de résonances contemporaines ; elle donna lieu à deux expositions. La même année, 1911, où G. Chéreau partit en Libye, parut à Paris une anthologie de reportages, textes réunis par Jules Claretie (*Sur les champs de bataille*, Paris, P. Ollendorff, 1911). Il s'agit là uniquement de textes écrits. P. Schill

a raison assurément de voir dans le « dossier » G. Chéreau une des rares archives photos de l'époque où les images s'accompagnent de textes aux relents colonialistes. Le lecteur d'aujourd'hui serait-il plus marqué par le discours « décolonial » que par le fait que le conflit italo-turc préfigure la guerre des Balkans, qui elle-même préfigure la guerre de 14-18 ? La réponse serait dans la question. Plus : les médias du xx<sup>e</sup> siècle ont créé une iconographie de la victime, aujourd'hui omniprésente (p. 447).

L'archive de G. Chéreau se mue en support de travail de mémoire. Les médiations se sont multipliées sans toujours emporter la conviction, pourtant. De même aurait-on voulu savoir davantage sur la période où G. Chéreau se trouve en Tripolitaine par rapport au déroulement complet de la campagne militaire : si G. Chéreau se renseigne sur les combats opposant les deux forces, le lecteur s'interroge sur l'ensemble de la campagne et sur le traitement – en tous points semblables ? – de l'état-major turc et les forces « arabes ». G. Chéreau se trouve, certes, du côté des Italiens, dont la propagande le marque : pour savoir ce qu'il en est du côté turc, on doit se contenter d'une photo d'une caserne ottomane et de nombreuses photos « d'Arabes soumis ». Soulignant la « modernité » des forces armées italiennes, en revanche, G. Chéreau photographie des avions. P. Schill ne semble pas avoir eu accès à des archives turques. Certes, cela ne rentrait pas dans son propos. Faire revivre une archive ancienne l'est assurément. Mais la manière de le faire par d'autres que P. Schill reste problématique.

Michael Palmer

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, CIM,  
F-75005 Paris, France  
michael.palmer[at]sorbonne-nouvelle.fr

## Langue, discours

Ruth Amossy, *Une formule dans la guerre des mots. « La délégitimation d'Israël »*  
Paris, Garnier, 2018, 269 pages

Avec ce travail, Ruth Amossy entend aborder de façon dépassionnée un aspect crucial des polémiques ayant trait à Israël en France. En effet, si la formule est en fait issue du discours dominant en Israël, où elle est courante d'emploi, l'auteure limite volontairement son analyse au cas français, et aux disputes dans lesquelles le terme est apparu, cadrant ainsi spatialement et temporellement son travail, qui court de l'apparition timide de la formule, dans les années 1990, à nos jours, autour de son emploi à propos des appels au

boycott, en passant par les moments de crise aiguë de la Seconde Intifada, et de la flottille du Mavi Marmara.

À partir de là, R. Amossy entend développer une analyse strictement bornée, en se concentrant sur l'histoire de la formule, et l'analyse de son sens, ainsi que de ses diverses significations politiques. Il s'agit donc avant tout d'un travail d'analyse du discours, solidement référencé du point de vue théorique, prenant en compte les recherches qui se sont déjà penchées à la fois sur les implications du conflit israélo-palestinien en France (Marc Hecker), et sur le rôle des discours dans la présentation du conflit (Jérôme Bourdon). Surtout, l'auteure entend se livrer à une analyse serrée des termes, et appliquer une grille d'analyse rigoureuse à un syntagme volontairement polémique, destiné à être utilisé comme une arme en défense de l'État hébreu, en prenant garde de se conformer strictement à la neutralité scientifique, et à ne pas se laisser emporter par ses sentiments ou sympathies. En ce sens, et c'est là une gageure sur un tel objet, relevée avec succès, cet ouvrage est précisément aux antipodes des essais ou travaux de chercheurs militants qui évoquent de telles problématiques.

Pour ce faire, le plan de l'ouvrage suit une démarche en trois temps, permettant un approfondissement progressif de l'analyse. Après une présentation historique nécessaire permettant de contextualiser le terme, une première partie linguistique se focalise sur l'énonciation, et permet d'identifier les locuteurs qui utilisent la formule, dans quel contexte, et quelle a été la pénétration de cette formule au sein de l'espace public en France. Parallèlement, cette partie s'adresse au contenu sémantique d'une formule floue, afin de saisir quelle définition les différents acteurs évoqués entendent lorsqu'ils emploient ces termes qui, en apparence, ont valeur d'évidence, et les arguments sous-jacents que ces emplois recouvrent. La seconde partie, centrée sur la rhétorique, est consacrée aux conditions d'emploi de la formule, alors que celle-ci entre en jeu dans les contextes où sont mises en avant les questions de légalité et de moralité dans la façon dont Israël mène ses opérations dans et autour des territoires palestiniens. Ce faisant, la formule, utilisée pour attaquer les critiques d'Israël, permet d'entrer dans un conflit de légitimité avec les locuteurs considérés comme adverses et, partant de là, de tenter de les disqualifier. Pour autant, insiste R. Amossy, une telle situation pourrait apparaître comme un dialogue de sourds, renouvelé à chaque affrontement médiatique autour du conflit israélo-palestinien. Aussi la dernière partie de l'ouvrage est-elle consacrée à une analyse plus serrée de certaines des polémiques